

JACQUES MACHU

LES BALLONS DE  
NARCISSE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529802

Dépôt légal : mai 2026

# Chapitre 1

On dit que, dans la vie, il y a parfois « des jours sans... ».

Mais là, avec son esprit chamboulé, Narcisse ignorait encore que, pour lui, venait de démarrer la quinzaine commerciale des embrouilles !

Les idées se bouscuaient dans sa tête, à tel point qu'elles finirent par se mélanger jusqu'à le priver du moindre argument susceptible de lui épargner les foudres de son épouse qui, de toute façon, allaient lui tomber dessus. Et puis, au bout d'un moment, le stress fut si intense que tout se bloqua. Ne parvenant plus qu'à se répéter en boucle : « Je vais lui dire... Je vais lui dire... », il fit un bond en arrière lorsqu'un bus lui envoya une énorme gerbe en roulant dans une flaque d'eau.

En cet après-midi de janvier, il pleuvait des hallebardes sur Paris, tandis que le ciel charriait de lourds nuages n'annonçant aucune éclaircie à l'horizon. Seul piéton dans cette rue banale de la capitale, Narcisse tentait de regagner son domicile sous les trombes d'eau, en tenant d'un côté un petit cartable, et de l'autre un parapluie qu'une bourrasque avait retourné, mais qu'il tenait quand même comme s'il était ouvert au-dessus de lui.

Et plus il approchait de sa maison, plus la panique l'envahissait, l'empêchant de trouver autre chose que ce refrain : « je vais lui dire... je vais lui dire... »

Âgé d'une trentaine d'années, il était de corpulence moyenne, plutôt maigrichon, cheveux noirs bouclés, visage en lame de couteau et le regard vif avec des yeux qui semblaient regarder partout à la fois, comme ceux d'une bête traquée se méfiant en permanence d'un danger potentiel susceptible de surgir à tout moment, avec pour unique réaction possible une fuite éperdue dans l'espoir qu'elle se révélât salvatrice.

Mais là... impossible de trouver une telle échappatoire... Avec son épouse, il allait forcément se faire fracasser !

Vêtu d'un imper trempé, dégoulinant de partout, il continuait son approche du domicile tandis que ses chaussures s'étaient transformées en pataugeoires sous la pluie battante. Ventre noué, doigts crispés sur le cartable d'un côté et le parapluie retourné de l'autre, il avançait tel un automate, ignorant tout de la circulation, de la météo, et de l'état dans lequel il allait bientôt se présenter face à Bertille... son épouse. Il faut dire que, depuis plusieurs mois déjà, celle-ci lui rendait la vie impossible, basée sur une relation faite de hurlements, d'insultes, de menaces, de critiques et d'humiliations.

« Je vais lui dire... je vais lui dire... » Il était glacé de partout, à part sa tête qui bouillonnait comme une chaudière de locomotive à vapeur.

C'est ainsi qu'il arriva au numéro 42 d'une petite rue sans âme, en proche banlieue, où des maisons quelconques étaient collées les unes contre les autres, un peu à la façon des corons dans le pays minier. La façade en briques était juste composée d'une large fenêtre avec, à droite, une porte en bois et plus haut, sur le côté, un engin qui risquait de provoquer un inévitable séisme : la sonnette !!

Après une longue hésitation, il respira encore plusieurs fois à fond avant de se décider enfin à appuyer très brièvement sur le bouton, avec l'impression de déclencher ainsi le feu nucléaire.

Du fond de sa cuisine, Bertille entendit la courte sonnerie, mais n'y répondit pas : occupée à faire son « grand nettoyage » – ce qui la mettait toujours de fort méchante humeur, pire que d'habitude – elle ne supportait pas être dérangée à cette occasion. Bertille... Une maîtresse femme qu'un zoologiste aurait pu définir comme le résultat d'un croisement entre un hippopotame et une girafe !... Un monument qui, lorsqu'il montait sur une balance, expédiait l'aiguille au-delà des 100 kilos.

Dehors, sous la pluie qui avait redoublé, Narcisse avait attendu un long moment avant de se risquer à appuyer une seconde fois sur le bouton de la sonnette. En réponse,

il entendit alors, venant de derrière la porte, une sorte de rugissement qui le fit se rentasser dans son imper comme une tortue se réfugiant dans sa carapace en cas de danger...

— Aaah... Ouais... Y a pas l'feu !... J'arrive !!

Et la porte s'ouvrit brusquement, laissant apparaître une espèce de mastodonte échevelé, à l'imposante poitrine, vêtue d'une sorte de robe noire et ample qui ressemblait davantage à un sac poubelle qu'à un tailleur Chanel.

Avec son balai dans une main et la serpillière dans l'autre, Bertille marqua un court moment de stupeur avant que ses yeux ne lancent des éclairs en direction de l'importun qui osait la déranger pendant ses tâches ménagères. Puis elle explosa :

— C'est toi !!... Que viens-tu faire ici à une heure pareille ?

— P... pourquoi ?... Quelle heure est-il ?...

— À peine 3 heures 20 !... Les bureaux ne ferment pas si tôt que je sache !...

Paniqué, il ravala sa salive avant de bredouiller :

— Je vais t'expliquer. Attends... C'est au bureau, c'est vrai, mais... laisse-moi entrer, Bertille... Je suis trempé... Il pleut des cordes...

— Aaacht... C'est bon, amène-toi. Mais grouille ! Essuie tes pieds et tâche de ne pas salir la maison !

Réfugié sur le paillason, Narcisse regardait bêtement l'eau dégouliner le long de ses manches, avec le souci principal que les gouttes ne tombent pas sur le carrelage.

Debout au milieu du couloir, poings sur les hanches, son épouse l'observait d'un regard où se mélangeaient à la fois mépris et fureur. Soudain, elle brailla à nouveau :

— Tu vas rester là jusqu'à la saint Glinglin ??... Qu'est-ce que tu attends ? Tu as oublié quelque chose pour ton bureau, comme la fois dernière avec ton stylo. Parce que, bien sûr, il n'y a QU'UN stylo à Paris et il faut que ce soit celui de MON mari !!

Il tenta une explication :

— Mais non... ce n'est pas...

— Comment ça : « ce n'est pas... ». À part ton foutu stylo, que veux-tu que ce soit ? Mais d'abord, retournes-tu

au bureau aujourd'hui ? RÉPONDS !!... RÉPONDS OU JE T'EN COLLE UNE !!!

— N... non... je ne vais plus...

— Alors enlève ton imper, mets les patins, pose ton parapluie ridicule et amène-toi dans la cuisine. JE T'ATTENDS !

Tournant les talons, elle se dirigea alors d'un pas lourd vers le fond du couloir, en maugréant suffisamment fort pour que son mari ne perde rien du discours :

— C'est pas possible de voir ça ! Jamais vu un type pareil ! Pourquoi, mais pourquoi ai-je épousé un tel engin ?...

Gêné par ses vêtements trempés, celui-ci ne parvint que difficilement à s'en débarrasser avant de s'engager tel un condamné sur ce qui ressemblait à un chemin de croix.

« L'Autre » s'impatientait déjà :

— Alors... Ça vient ?... Qu'est-ce que tu fabriques ??

— Voilà... voilà... J'arrive...

Dès qu'il franchit le seuil de la cuisine, il eut l'impression de pénétrer dans un tribunal de l'Inquisition avec Bertille jouant tous les rôles à elle seule (juge, procureur, bourreau...).

Installée au bout de la table encombrée de vaisselle sale, bras croisés sur son impressionnante poitrine, celle-ci fixait son mari d'un regard qui faisait penser à un bazooka prêt à tirer.

Craintivement, celui-ci s'assit sur l'extrême rebord d'une chaise. Pétrifié par la situation, sa tête était vide. Il avait beau chercher la meilleure façon d'aborder la raison de sa présence ici à cette heure de la journée, rien ne venait...

Ce fut elle qui rompit le silence :

— Alors... Je t'écoute...

Encore hésitant, il se tordait les mains, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front. Et en face, on s'impatientait de plus en plus :

— Vas-tu te décider à la fin ??

— ...Eh bien voilà... J'ai été... J'ai été... enfin... un peu... renvoyé du bureau.

— QUOI !!!!!

— Oui... je vais t'expliquer... C'est depuis quelque temps, je vois... je vois des ballons... partout...

Il s'apercevait que son épouse bouillonnait de plus en plus, au point d'être prête à exploser.

Pensant avoir mal compris, celle-ci demanda d'une voix tremblante de rage :

— DES QUOI ????

Accroché au mur du salon, le coucou de la pendule sortit de sa petite niche pour annoncer la demi-heure et se dépêcha de retourner se mettre à l'abri.

Narcisse avala sa salive avant de risquer sa réponse :

— Des ballons... Quand je suis à mon bureau, si une femme passe à côté de moi... à la place de ses fesses... je vois des ballons !...

Bertille fulmina :

— Bougre de saligaud !! Mais... ce n'est quand même pas pour cette raison qu'on t'a foutu à la porte !!

— C'est que, tout à l'heure, justement une femme est passée. Elle portait un pantalon moulant... blanc avec des taches noires dessus... comme un ballon de foot... Je n'ai pas pu m'empêcher...

— T'EMPÊCHER DE QUOI ???

— J'ai donné un coup de pied dedans, et...

— ET QUOI ENCORE ????...

— C'était la patronne !!!!

Bertille se leva d'un bond, ce qui eut pour effet d'éjecter Narcisse hors de sa chaise, prêt à déguerpir au plus vite. La tornade contourna la table et s'avança vers lui en hurlant :

— SATIRE !... ORDURE !... FUMIER !... Mais dis donc... tu es un grand malade, toi... Tu es complètement barjo !...

Comme elle se montrait de plus en plus menaçante, il opéra ce qu'en langage militaire on appellerait « une retraite stratégique ». Dans le cas présent, il s'agissait plutôt d'une débandade incontrôlée avec, pour seul but, celui d'échapper aux furieuses réactions de la matrone.

Celle-ci le refoulait vers la sortie en vociférant de plus belle :

— DORYPHORE, PUNAISE DE LIT, TERMITE, CANCRELAT...

*(Le lecteur sera peut-être surpris d'entendre Bertille utiliser un tel vocabulaire pour insulter son punching-ball d'époux. En fait, finissant par trouver affligeantes de banalité les formules traditionnelles dont elle s'était depuis toujours copieusement servi – telles que « connard, pauv' type, enc..., fils de p..., trou du c... » – elle s'était arrangée pour élargir son champ lexical afin de faire preuve d'originalité [une forme d'évolution de carrière, en quelque sorte]. La découverte des insectes parasites lui avait donc ouvert de nouvelles perspectives pour apostropher ceux qui avaient le malheur de lui casser les pieds. Et parmi ces bestioles, celle qui faisait office d'arme absolue était « SCOLOPENDRE », car, à cause des mille pattes de ce dernier, elle avait la sensation d'envoyer une rafale de mitrailleuse dans la figure de celui d'en face.)*

Narcisse buta sur la porte d'entrée, tandis que la masse fumante s'approchait de plus en plus menaçante, en hurlant de plus belle :

— FORFICULE, CHARANÇON... Va te faire soigner, espèce de détraqué ! Fiche le camp d'ici tout de suite, et ne reviens que si tu as retrouvé du travail ! DEHORS, VERMINE, CLOPORTE, NOTONECTE, ÉRISTALE !!!

Dans sa panique, le malheureux ne parvenait pas à ouvrir la porte. Quand elle se débloqua, il n'eut que le temps de sauter dehors pour éviter que la virago ne lui tombât dessus. Aussitôt, il détala à toutes jambes, tandis qu'il entendait encore vociférer dans son dos :

— Hors d'ici, vieux maniaque ! Va voir tes ballons ailleurs, espèce de microbe déglingué du ciboulot !!... *(et l'ultime rafale)* : SCOLOPENDRE !!

Lorsqu'il tourna enfin à l'angle de la rue, une sorte de coup de canon résonna dans le quartier. Sa femme venait de reclaquer la porte de sa maison.

## Chapitre 2

Après cette scène apocalyptique, il éprouva le besoin de s'appuyer contre un mur afin de reprendre à la fois son souffle, ses esprits, et profiter de l'accalmie pour faire le bilan de la situation.

Laquelle n'était guère brillante...

Sous la pluie qui n'avait jamais cessé, il ne portait sur lui que sa veste trempée. Pas de parapluie ni d'imper : dans sa précipitation, il avait laissé tout ça chez Bertille. Et puis après tout, se disait-il... à quoi bon : l'un comme l'autre était totalement hors d'usage.

Mais il commençait à avoir très froid au point de frissonner de tout son corps. Machinalement, il se frotta les bras avec vigueur et se mit à piétiner sur place, déclenchant ainsi un bruit bizarre dans ses chaussures noyées : une sorte de « pchouitt... pchouitt » à chaque mouvement, ce qui ne l'amusa pas du tout.

Car maintenant... que faire ? Il était à la rue, seul et sans ami chez qui demander l'hospitalité. En effet depuis qu'il vivait en couple, il ne voyait plus ses deux ou trois bons copains, car son épouse s'en était prise à eux comme au reste du monde entier, les traitant de tous les noms dès que l'occasion se présentait. Et cela arrivait si souvent que, d'elle-même (*comme nous l'avons déjà vu*), elle s'était mise à rechercher de nouveaux types d'invectives pour utiliser un vocabulaire sortant des sentiers battus. C'était là son côté perfectionniste. D'où les noms d'insectes...

Pour se protéger momentanément du froid et de la pluie, il se réfugia dans une encoignure. Là, enfin au calme à défaut d'être au chaud, il refit mentalement son parcours pour essayer de comprendre les raisons du naufrage dans lequel il se débattait.

Cela faisait bientôt cinq ans qu'il connaissait Bertille. Leur rencontre s'était faite de façon originale et impromptue dans un bus. Une fille s'était assise en face de lui et, alors qu'elle

regardait distraitemment les vitrines qui défilaient dehors, il avait pu l'observer du coin de l'œil. Elle était grande, brune, cheveux mi-longs, assez jolie, mais surtout il était impressionné par sa carrure. Un vrai corps de rugbyman : larges épaules et masse musculaire importante soulignée par le port d'une tenue de sport moulante et de belle facture. De plus, malgré cet aspect viril, elle savait garder un côté féminin grâce à des ongles soignés et vernis, ainsi que quelques bijoux discrets.

Le bus poursuivait sa course normalement, avec à son bord une dizaine de voyageurs. Tout était calme... jusqu'à un arrêt où étaient montés deux individus âgés d'une trentaine d'années, complètement éméchés, qui s'étaient mis à brailler et à insulter les gens des pires vulgarités.

Après avoir tenté en vain de les faire taire, le conducteur leur avait ordonné de descendre en les menaçant d'appeler la police... ce qui n'eut aucun effet sur les deux abrutis qui chahutèrent de plus belle. C'est alors que la passagère s'était levée tranquillement, et d'une voix posée, avait dit au chauffeur :

— Allez-y... Roulez... Je m'en occupe !!

Le bus était reparti.

Au même moment, la fille avait saisi le premier gugusse à sa portée pour lui flanquer un énorme coup de boule qui lui explosa le nez. Sous l'effet de surprise, le second s'était retrouvé très vite avec le bras tordu si fort dans le dos que cela l'obligea à baisser la tête pour soulager la douleur de son épaule. La fille l'avait alors poussé à fond, tête en avant, jusqu'à l'arrière du bus où il était allé se fracasser contre les derniers sièges pour finir à moitié sonné, tandis que l'autre restait assis dans l'allée centrale à pisser le sang dans un mouchoir.

Le bus arrivait déjà à l'arrêt suivant. En montrant la porte de descente, la fille avait demandé simplement au conducteur de l'ouvrir pour jeter dehors les deux énergumènes qui allèrent se viander sur le trottoir sous l'œil sidéré des passants.